

CLASSES DE PTSI ET PT

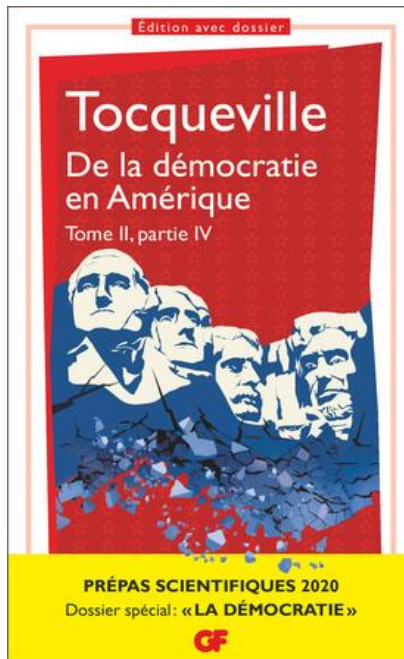
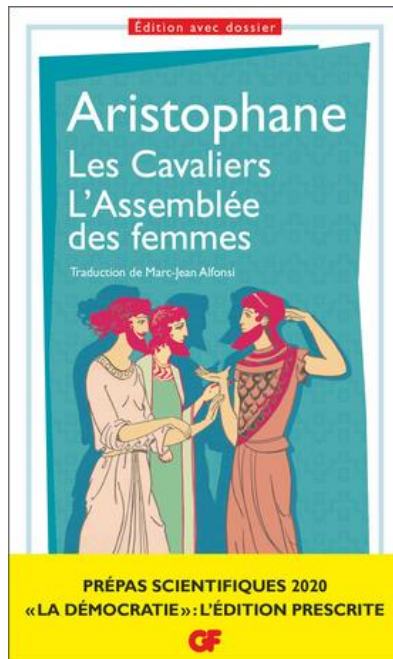
Année scolaire 2019-2020

FRANÇAIS

Le programme 2019-2020 des classes préparatoires scientifiques se compose des œuvres suivantes :

LA DÉMOCRATIE

- 1- **Aristophane** : *Les Cavaliers et l'Assemblée des femmes*, éd. GF n°1610, traduction de Marc-Jean Alfonsi. **Edition obligatoire.**
- 2- **Tocqueville** : *De la démocratie en Amérique*, Tome II, partie IV, éd. GF1609.
- 3- **Philippe Roth** : *Le complot contre l'Amérique*, éd. Folio n°4637. **Edition obligatoire.**



Philip Roth
Le complot
contre l'Amérique



Bibliographie :

- Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, 1762.
- Moss Finley, *Démocratie antique et démocratie moderne*, 1976.
- Jean-Marie Cotteret, *Les avatars de la volonté générale*, Michalon, 2011.
- Paul Brousse, *Le suffrage universel et le problème de la souveraineté du peuple*, Le Flibustier, 2010.
- Albert Ogien, *Pourquoi désobéir en démocratie ?* Editions La Découverte, 2010.
- Collectif, *La démocratie d'apparence*, François-Xavier de Guibert, 2009.
- Myriam Revault d'Allonnes, *Pourquoi nous n'aimons pas la démocratie*, Seuil, 2010.
- Luciano Canfora, *La Démocratie. Histoire d'une idéologie*, Seuil, 2006.
- Jacqueline de Romilly, *Actualité de la démocratie athénienne*, Marabout, 2007.
- Maxence Hecquard, *Les fondements philosophiques de la démocratie moderne*, F.X. de Guibert, 2016.

La lecture des œuvres pendant les vacances est IMPERATIVE. Pour diverses raisons :

- Une année en classe préparatoire passe très vite (la première pour se mettre au rythme, la seconde à cause de la proximité des concours, la troisième...) et demande une quantité de travail importante dans toutes les matières. Vous n'aurez guère le temps après la rentrée de septembre, de lire en détail des œuvres assez conséquentes et vous vous trouverez (malheureusement pour cette matière !) toujours d'autres priorités de travail ou de distraction.
- L'efficacité dans les matières littéraires demande une maturation, une réflexion, un recul que vous n'aurez pas si vous découvrez les textes au dernier moment. Vous devez avoir à votre disposition un matériau de travail qui favorisera votre **RE-lecture** des œuvres.
- Le temps que vous « perdrez » pendant les vacances, vous le gagnerez pendant l'année en retrouvant aisément et rapidement les références utiles à vos dissertations et à vos colles.
- Et enfin le plaisir de la lecture sera d'autant plus vrai qu'il ne sera pas perturbé par la précipitation et d'autres préoccupations mentales.

*

Lire une œuvre pour une classe préparatoire n'a cependant rien de commun avec une lecture banale, de pure distraction ou d'obligation lycéenne. Si tant est que vous lisiez volontiers et attentivement les livres mentionnés, vous risquez malgré tout d'avoir oublié l'essentiel et l'accessoire au moment des concours, huit mois plus tard. Lisez donc chaque œuvre **à votre table de travail avec feuille de papier, stylos de couleurs et règle**. Faites l'effort pour chaque page de **relever les idées importantes, de recopier les citations marquantes, les indices spatio-temporels, les personnages, les situations...** Vous trouverez ci-après les premières pages des *Cavaliers* et de *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane, de *La démocratie en Amérique* de Tocqueville et du *Complot contre l'Amérique* de Philip Roth. Après cette lecture exhaustive et méthodique, efforcez-vous de faire le plan du livre et d'étudier la biographie des auteurs concernés en rapport avec ces textes. Vous tirerez alors profit des ouvrages critiques complémentaires et notamment des manuels spécifiques prévus par les éditeurs spécialisés dans les classes préparatoires comme : *La démocratie, l'épreuve de français prépas scientifiques*, Vuibert (ou l'équivalent chez Garnier-Flammarion, Ellipses, PUF ou Belin).

Vous trouverez dans le commerce une multitude de publications générales ou spécialisées pour approfondir la connaissance des œuvres. Mais **ne vous précipitez pas sur ces ouvrages**. L'essentiel sera repris dans le cours. **Et il vaut mieux vous concentrer, pendant ces vacances, sur les œuvres.** **Dès la rentrée de septembre, je m'assurerai par un contrôle que vous avez lu ces trois livres.** Essayez cependant de ne pas procéder à cette lecture pour « faire plaisir au professeur » (et aux parents) et pour cette première interrogation. Le français en classe préparatoire peut être un atout et un équilibre.

Vous avez fait le choix d'une préparation scientifique parce que vous étiez fort en maths ou motivé par la science et la technique. Et vous avez pu en déduire ou croire à la subsidiarité pour ne pas dire à l'inutilité des matières littéraires. Il faudrait pourtant vous convaincre rapidement du contraire en vous rappelant d'abord des coefficients des principaux concours et de l'importance de la culture générale, de l'esprit d'analyse et de synthèse, de la qualité d'expression dans l'activité professionnelle d'un cadre. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais. L'ingénieur que vous aspirez à devenir doit savoir rapidement cerner une situation nouvelle et y apporter la meilleure solution en prenant en compte tous les paramètres. Le cours de français en classe préparatoire ne diffère pas de ces objectifs : acquérir des méthodes, des outils d'analyse, des référents pour répondre avec efficacité et personnalité à une problématique particulière. Le français n'est, en définitive, qu'une variante des autres enseignements scientifiques qui vous sont dispensés.

Soyez donc pragmatique, lucide et ouvert. On n'attend pas d'un étudiant de classe préparatoire scientifique qu'il soit particulièrement doué pour l'écriture ou exceptionnellement cultivé dans le domaine de la littérature. La réussite aux épreuves académiques est accessible à quiconque fait preuve d'un minimum d'intelligence des enjeux et des principes. Quelles que soient vos dispositions initiales, abordez chaque matière avec un souci pragmatique d'efficacité et de profit intellectuel. Pour cela méfiez-vous des états d'âme circonstanciels qui vous font faire l'impasse sur tel cours, telle œuvre, tel exercice ou telle pédagogie. Vous feriez le jeu, sans y prendre garde, de ce darwinisme latent qui prévaut inévitablement dans ces classes sélectives. Ne perdez pas de vue que les matières littéraires permettent souvent de faire la différence au concours et que le succès se construit dès l'entrée en première année de classe préparatoire et non à la veille de l'épreuve.

Si la séduction, la conviction, la compréhension, la révélation... ne sont pas au rendez-vous de votre première lecture, considérez la difficulté comme un défi et non comme un ennui. A votre capacité de triompher des

résistances se jugera votre véritable compétence. Et méditez ces propos que Marguerite Yourcenar prête à Hadrien : « *Je choisisais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible. Les plus mornes travaux s'exécutaient sans peine pour peu qu'il me plût de m'en éprendre. Dès qu'un objet me répugnait, j'en faisais un sujet d'étude ; je me forçais adroitement à en tirer un motif de joie. En face d'une occurrence imprévue... je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de tout ce qu'il m'apportait d'inattendu* ». Vous apprendrez peut-être ainsi que le plaisir vient aussi du dépassement de soi et de la découverte.

Je mettrai sur mon blog <http://potethiquealentstics.over-blog.com/> (rubrique CPGE), aux environs de la mi-août, un certain nombre de notes de lecture des œuvres au programme. Merci aux étudiants rejoignant la PTSI et la PT à la rentrée de m'envoyer un mail avec leurs nom et prénom.

Bernard Martial (martialbernard@yahoo.fr)

Concours des écoles d'ingénieurs : jouez la carte des lettres et des langues

Loin d'être subsidiaires, ces épreuves peuvent faire la différence le jour J,

Le Monde de l'éducation, 17 mars 2015, Aurélie Djavadi.

En classe préparatoire scientifique, le français et l'étude d'une première langue étrangère semblent peser bien peu, avec les quatre heures hebdomadaires qui leur sont dévolues. Lors des concours des écoles d'ingénieurs cependant, ces matières peuvent changer la donne. « *Elles sont dotées de coefficients importants*, souligne Sandrine Costa-Colin, professeur de lettres au lycée Carnot de Dijon. *A Centrale, par exemple, l'épreuve de français et de philosophie compte autant que l'un des écrits en sciences.* » Idem au niveau du concours E3A, qui ouvre notamment les portes de l'Ecole nationale des arts et métiers (Ensam) : dans l'une des principales filières, l'écrit de français est doté d'un coefficient 6 sur un total de 34, à l'instar d'une épreuve de maths.

« *Lors des concours communs polytechniques, les disciplines littéraires représentent 30 % des points ; l'Ecole de l'air a même fixé un seuil éliminatoire à 5 sur 20* », précise le président de cette banque d'épreuves, Pierre Benech. Voilà qui influe sur les classements et peut même départager des candidats, dans la mesure où « *l'éventail des notes attribuées en français est souvent plus large qu'en maths* », selon Xavier Dufresne, directeur de la formation initiale à l'Ensam.

Pour Sandrine Costa-Colin, les étudiants ont d'autant plus intérêt à s'investir dans ces matières que « *les marges de progression sont importantes pour les candidats qui jouent le jeu* ». En effet, on n'attend pas d'eux une érudition littéraire mais un travail sur un thème déterminé à l'avance, en l'occurrence « la guerre » pour la session 2015, sur la base de trois œuvres au programme. « *L'ensemble des analyses sont faites en classe prépa* », poursuit M^{me} Costa-Colin. Les élèves n'ont donc plus qu'à assimiler les cours pour nourrir leur réflexion le jour J. Si les sujets varient en fonction des écoles, ils prennent toujours la forme d'un texte à résumer ou d'une dissertation. Ces exercices permettent de tester les capacités de synthèse, d'argumentation et d'expression nécessaires aux métiers visés.

« *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* » Julien Bohdanowicz, directeur des études de l'Ecole des Mines, Paris-Tech.

A l'oral, les candidats peuvent voir à commenter des textes hors programme. C'est le cas aux Mines ParisTech. « *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* », signale Julien Bohdanowicz, directeur des études chargé du cycle « ingénieur civil » de l'école.

En langues, dans beaucoup de concours, les candidats sont confrontés à une synthèse de documents d'actualité. « *Si l'on ne s'intéressait qu'au niveau de vocabulaire et de grammaire, des questions à choix multiples suffiraient. Mais l'enjeu est que les connaissances soient le vecteur de découvertes culturelles* », poursuit M. Bohdanowicz. « *Lisez régulièrement la presse des pays concernés* », conseille aussi Pierre Benech.

D'une manière générale, les compétences en français et en anglais sont valorisées dans d'autres cadres. D'abord, un point sur vingt est attribué à l'orthographe et aux qualités d'expression dans chaque épreuve. En sciences de l'ingénieur, les étudiants sont invités à travailler sur une documentation technique, pouvant par conséquent inclure des notices en anglais. Et au concours E3A, l'entretien scientifique est évalué par un jury composé de deux professeurs, l'un de physique et l'autre de... français.

Les Cavaliers (Ἰππεῖς) d'Aristophane

Traduction de Marc-Jean Alfonsi, éditions GF n°1610 (entre parenthèses n° des pages dans cette édition)

NOTES DE LECTURE

Deux esclaves, portant les masques des généraux Démosthène et Nicias, s'enfuient d'une maison à Athènes, se plaignant d'avoir été roués de coups par leur maître Démos et maudissant leur camarade esclave Cléon qui serait la cause de leurs ennuis.

En guise de chant de plainte, ils vont faire entendre le chœur des flûtes d'Olympos.
Mais ils préféreraient trouver un moyen de sortir plutôt que se plaindre.

Aristophane en profite pour se moquer d'Euripide...

... en faisant référence au métier de maraîchère de sa mère.

« Campons », « décampons »... Les deux esclaves essaient de s'encourager à partir.

La scène représente un coin du marché près de la maison de Démos.

PREMIER SERVITEUR

portant le masque du général Démosthène

Aïe, aïe, aïe ! Ah, misère ! Aïe, aïe, aïe ! Maudite acquisition que ce Paphlagonien avec ses idées ! que les dieux le confondent ! Depuis que, par malheur, il est entré dans cette maison, les serviteurs ne cessent de recevoir des coups.

SECOND SERVITEUR

portant le masque du général Nicias

Diable oui ; qu'il crève avec toute sa race, ce sale calomniateur !

PREMIER SERVITEUR

Mon pauvre, comment ça va-t-il ?

SECOND SERVITEUR

Mal, de même que toi.

PREMIER SERVITEUR

Alors, viens ici. Nous allons faire entendre en chœur la flûte des mélodies plaintives d'Olympos. (47)

LES DEUX SERVITEURS

Mumû, mumû, mumû, mumû, mumû, mumû.

PREMIER SERVITEUR

A quoi sert de gémir ? Ne vaudrait-il pas mieux chercher un moyen de s'en sortir, plutôt que de continuer à se plaindre ?

SECOND SERVITEUR

Mais quel moyen trouver ?

PREMIER SERVITEUR

A toi de le dire.

SECOND SERVITEUR

C'est plutôt à toi ; l'honneur t'en revient.

PREMIER SERVITEUR

Non, je refuse, par Apollon. Allez, parle. N'hésite pas. Je te dirai après ce que j'en pense.

SECOND SERVITEUR

Mais voilà, c'est que ça me fait honte. Comment pourrais-je le dire avec la grâce euripidienne ?

Que ne me dirais-tu ce qu'il faut que je dise ? (48)

PREMIER SERVITEUR

Ah ! par exemple, non ; ah ça non ! Garde pour toi ces fines herbes, et joue-nous-en plutôt un air, un air de liberté.

SECOND SERVITEUR

Eh bien, prononce le mot « campons », comme ceci, d'un seul coup, sans épeler.

PREMIER SERVITEUR

Bon, je dis « campons ».

SECOND SERVITEUR

Après « campons », dis « dé ».

PREMIER SERVITEUR

Dé.

SECOND SERVITEUR

Très bien. Ensuite, comme si tu t'astiquais, prononce d'abord sans te presser « campons » avec « dé » à la suite, et puis accélère le mouvement.

PREMIER SERVITEUR

« Campons » « dé » « campons » « décampons ». (49)

SECOND SERVITEUR

Hein ! c'est épatant.

PREMIER SERVITEUR

Parbleu oui, sauf que cela ne présage rien de bon pour ma peau.

SECOND SERVITEUR

Pourquoi donc ?

PREMIER SERVITEUR

Parce qu'à force de s'astiquer on finit par s'écorcher.

SECOND SERVITEUR

Le plus avantageux pour nous en la circonstance serait donc d'aller nous mettre à genoux devant la statue d'un dieu.

PREMIER SERVITEUR

La statue d'un dieu ? Tu plaisantes. Tu crois donc réellement aux dieux ?

SECOND SERVITEUR

Moi ? Bien sûr.

PREMIER SERVITEUR

Et quelles sont tes raisons d'y croire ? (50)

SECOND SERVITEUR

C'est que les dieux me détestent. N'est-ce pas un argument logique ?

PREMIER SERVITEUR

Tu emportes ma conviction. Mais il faut penser à autre chose. Veux-tu que j'expose le sujet au public ?

SECOND SERVITEUR

Cela ne ferait pas de mal. Mais il faut demander une chose aux spectateurs, à savoir de nous manifester par l'expression de leurs visages si notre jeu et nos propos leur donnent de l'amusement.

PREMIER SERVITEUR

Allons-y, parlons. Nous avons un maître ; c'est un caractère mal embouché, un grignoteur de fèves, facilement irritable. Il s'appelle Démos, il est originaire de Pnyx. C'est un vieux bonhomme atrabilaire, à moitié sourd. Au dernier marché de la nouvelle lune, il a fait l'acquisition d'un esclave tanneur, un Paphlagonien, une espèce de génie dans le domaine de la fourberie et de la calomnie. Ce Paphlagonien de la Tannerie n'a pas plus tôt reconnu le caractère du vieux, qu'il se met à ranger ...

Nicias suggère d'aller prier les dieux... car ceux-ci le détestent.

C'est une bonne raison, dit Démosthène avec ironie.

Le sujet de la pièce met quelques répliques à apparaître, le temps d'obtenir le silence et l'attention du public.

Ils vont donc exposer le sujet au public et ...

... parler de leur maître, Démos. Ce vieil homme atrabilaire, à moitié sourd, originaire de Pnyx, a acheté au dernier marché de la nouvelle lune un esclave tanneur, un Paphlagonien, fourbe et calomniateur qui a pris l'ascendant sur Démos

LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Références de l'édition GF n°1609 (numéros des pages entre parenthèses)

NOTE DE LECTURE

Après avoir montré les idées et les sentiments que suggère l'égalité, je voudrais revenir en arrière pour faire voir l'influence générale que ces idées et sentiments peuvent exercer sur le gouvernement des sociétés humaines.

L'égalité qui rend les hommes indépendants et leur donne l'habitude de ne suivre que leur volonté, leur fait détester l'autorité et apprécier la liberté politique. Ils aspirent donc à des institutions politiques dont ils élisent le chef et contrôlent les actes. (83)

L'amour de l'indépendance est le plus marquant des effets politiques induit par l'égalité des conditions. Mais le risque d'anarchie est plus effrayant dans les pays démocratiques car les pouvoirs défaillants ne peuvent compter sur le soutien mutuel des citoyens.

Mais l'anarchie est le moindre mal pour les siècles démocratiques (84) car si les peuples voient facilement le basculement de l'indépendance à l'anarchie et y remédient, le glissement qui conduit à la servitude est plus long et plus insidieux. Il convient donc de le pointer du doigt.

Pourtant je ne blâme pas cette indocilité inhérente à l'égalité car elle inspire à chacun le sens de l'indépendance qui est le meilleur remède au mal qu'elle suscite. Voilà pourquoi je m'intéresse à

Tome II, partie IV

Les notes de Tocqueville, appelées par des lettres majuscules, sont placées en fin de chapitre.

QUATRIÈME PARTIE

DE L'INFLUENCE QU'EXERCENT LES IDÉES ET LES SENTIMENTS DÉMOCRATIQUES SUR LA SOCIÉTÉ POLITIQUE

Je remplirais mal l'objet de ce livre si, après avoir montré les idées et les sentiments que **l'égalité** suggère, je ne faisais voir, en terminant, quelle est l'influence générale que ces mêmes sentiments et ces mêmes idées peuvent exercer sur le gouvernement des sociétés humaines.

Pour y réussir, je serai obligé de revenir souvent sur mes pas. Mais j'espère que le lecteur ne refusera pas de me suivre, lorsque des chemins qui lui sont connus le conduiront vers quelque vérité nouvelle. (81)

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGALITÉ DONNE NATURELLEMENT AUX HOMMES LE GOÛT DES INSTITUTIONS **LIBRES**.

L'égalité qui rend les hommes **indépendants** les uns des autres, leur fait contracter l'habitude et le goût de ne suivre, dans leurs actions particulières, que leur volonté. Cette entière **indépendance** dont ils jouissent continuellement vis à vis de leurs **égaux** et dans l'usage de la vie privée les dispose à considérer d'un œil mécontent toute autorité, et leur suggère bientôt l'idée et l'amour de **la liberté** politique. Les hommes qui vivent dans ces temps marchent donc sur une pente naturelle qui les dirige vers les institutions **libres**. Prenez l'un d'eux au hasard ; remontez, s'il se (83) peut, à ses instincts primitifs : vous découvrirez que, parmi les différents gouvernements, celui qu'il conçoit d'abord, et qu'il prise le plus c'est le gouvernement dont il a élu le chef et dont il contrôle les actes.

De tous les effets politiques que produit **l'égalité** des conditions, c'est cet amour de **l'indépendance** qui frappe le premier les regards et dont les esprits timides s'effraient davantage, et l'on ne peut dire qu'ils aient absolument tort de le faire, car **l'anarchie** a des traits plus effrayants dans les pays démocratiques qu'ailleurs. Comme les citoyens n'ont aucune action les uns sur les autres, à l'instant où le pouvoir national qui les contient tous à leur place vient à manquer, il semble que le désordre doit être aussitôt à son comble, et que, chaque citoyen s'écartant de son côté, le corps social va tout à coup se trouver réduit en poussière.

Je suis convaincu toutefois que **l'anarchie** n'est pas le mal principal que les siècles démocratiques doivent craindre, mais le moindre. (84)

L'égalité produit, en effet, deux tendances : l'une mène directement les hommes à **l'indépendance**, et peut les pousser tout à coup jusqu'à **l'anarchie** ; l'autre les conduit, par un chemin plus long, plus secret, mais plus sûr, vers la servitude.

Les peuples voient aisément la première et y résistent ; ils se laissent entraîner par l'autre sans la voir ; il importe donc particulièrement de la montrer.

Pour moi, loin de reprocher à **l'égalité** l'indocilité qu'elle inspire, c'est de cela principalement que je la loue. Je l'admire en lui voyant déposer au fond de l'esprit et du cœur de chaque homme cette notion obscure et ce penchant instinctif de

elle.

Alors que les peuples aristocratiques concevaient naturellement l'idée de pouvoirs secondaires entre le souverain et leurs sujets, confiés aux meilleurs, cette idée est totalement étrangère aux siècles d'égalité (87) qui privilégient un pouvoir unique et central dirigeant les citoyens.

En politique, comme en philosophie ou en religion, les peuples démocratiques préfèrent d'ailleurs les idées simples et les pouvoirs uniques.

Après cette notion de pouvoir unique et central, les siècles d'égalité veulent une législation uniforme excluant les privilèges (88). Cette stricte équité est la condition première d'un bon gouvernement.

Ce principe d'uniformité législative est, par contre, banni des siècles aristocratiques.

En effet, si le législateur assignait, jadis, à des individus qui pouvaient se ressembler des droits et des devoirs différents, les gouvernements actuels cherchent à imposer les mêmes usages et les mêmes lois à des populations qui peuvent être différentes.

A mesure que les conditions s'égalisent au sein d'un peuple, l'image particulière des individus finit par laisser la place à celle, plus belle, du peuple.

Cela donne naturellement aux hommes des temps démocratiques l'idée que la société prime sur l'individu en termes de privilèges, d'intérêt et de pouvoir si bien que celle-ci a le devoir et le droit de conduire chaque citoyen.

Nos contemporains partagent beaucoup des idées que je viens d'exposer bien qu'ils sa fassent souvent la guerre.

Les Américains pour qui le pouvoir social doit émaner directement du peuple, concèdent qu'il puisse ne pas avoir de limites.

Ils ont oublié jusqu'à l'idée même de privilèges réservés à quelques-uns.

L'indépendance politique, préparant ainsi le remède au mal qu'elle fait naître. C'est par ce côté que je m'attache à elle. (85)

CHAPITRE II

QUE LES IDÉES DES PEUPLES **DÉMOCRATIQUES** EN MATIÈRE DE GOUVERNEMENT SONT NATURELLEMENT FAVORABLES A LA CONCENTRATION DES POUVOIRS.

L'idée de **pouvoirs secondaires**, placés entre le souverain et les sujets, se présentait naturellement à l'imagination des peuples aristocratiques, parce qu'ils renfermaient dans leur sein des individus ou des familles que la naissance, les lumières, les richesses, tenaient hors de pair, et semblaient destiner à commander. Cette même idée est naturellement absente de l'esprit des hommes dans **les siècles d'égalité** par des raisons contraires ; on ne peut l'y introduire (87) qu'artificiellement, et on ne l'y retient qu'avec peine ; tandis qu'ils conçoivent, pour ainsi dire sans y penser, l'idée d'un **pouvoir unique et central** qui mène tous les citoyens par lui-même.

En politique, d'ailleurs, comme en philosophie et en religion, l'intelligence des **peuples démocratiques** reçoit avec délices les idées simples et générales. Les systèmes compliqués la repoussent, et elle se plaît à imaginer une grande nation dont tous les citoyens ressemblent à un seul modèle et sont dirigés par **un seul pouvoir**.

Après l'idée d'un **pouvoir unique et central**, celle qui se présente le plus spontanément à l'esprit des hommes dans les siècles d'**égalité** est l'idée d'une **législation uniforme**. Comme chacun d'eux se voit peu différent de ses voisins, il comprend mal pourquoi la règle qui est applicable à un homme ne le serait pas également à tous les autres. Les moindres privilèges répugnent donc à sa raison. Les plus légères dissemblances dans les institutions politiques du (88) même peuple le blessent, et **l'uniformité législative** lui paraît être la condition première d'un bon gouvernement.

Je trouve, au contraire, que cette même notion d'une **règle uniforme**, également imposée à tous les membres du corps social, est comme étrangère à l'esprit humain dans **les siècles aristocratiques**. Il ne la reçoit point ou il la rejette.

Ces penchants opposés de l'intelligence finissent, de part et d'autre, par devenir des instincts si aveugles et des habitudes si invincibles qu'ils dirigent encore les actions, en dépit des faits particuliers. Il se rencontrait quelquefois, malgré l'immense variété du moyen âge, des **individus** parfaitement semblables : ce qui n'empêchait pas que le législateur n'assignât à chacun d'eux des devoirs divers et des droits différents. Et, au contraire, de nos jours, des gouvernements s'épuisent, afin d'imposer les mêmes usages et les mêmes lois à des **populations** qui ne se ressemblent point encore.

À mesure que les conditions s'égalisent chez un peuple, les **individus** paraissent plus petits et la société semble plus grande, ou plutôt chaque **citoyen**, devenu semblable à tous les autres, se (89) perd dans la foule, et l'on n'aperçoit plus que la vaste et magnifique image du **peuple** lui-même.

Cela donne naturellement aux **hommes des temps démocratiques** une opinion très haute des privilèges de la société, et une idée fort humble des droits de l'individu. Ils admettent aisément que l'intérêt de l'un est tout et que celui de l'autre n'est rien. Ils accordent assez volontiers que le **pouvoir** qui représente **la société** possède beaucoup plus de lumières et de sagesse qu'aucun des **hommes** qui le composent, et que son devoir, aussi bien que son droit, est de prendre **chaque citoyen** par la main et de le conduire.

Si l'on veut bien examiner de près nos contemporains, et percer jusqu'à la racine de leurs opinions politiques, on y retrouvera quelques-unes des idées que je viens de reproduire, et l'on s'étonnera peut-être de rencontrer tant d'accord parmi des gens qui se font si souvent la guerre.

Les Américains croient que, dans chaque État, le **pouvoir social** doit émaner **directement du peuple** ; mais, une fois que ce **pouvoir** est constitué, ils ne lui imaginent, pour ainsi dire, point de limites ; ils reconnaissent volontiers qu'il a le droit de tout faire.

Quant à des privilèges particuliers accordés à des villes, à des familles, ou à des individus, ils en (90) ont perdu jusqu'à l'idée. Leur esprit n'a jamais prévu qu'on pût

LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE de Philippe Roth

Traduction de Josée Kamoun, Folio n°4637 (entre parenthèses n° des pages dans cette édition)

NOTES DE LECTURE

La peur préside à ces Mémoires : Lindbergh président, né dans une famille juive...

Charles Lindbergh, aviateur célèbre, candidat républicain à la présidence en juin 1940

Mon père : 39 ans, agent d'assurances.

Ma mère : 36 ans, gère la maison.

Mon frère : Sandy, 12 ans, en 5^e passionné de dessin.

Moi (le narrateur, Philip Roth) : , 7 ans, au CE2, philatéliste... comme le président Roosevelt.

Adresse : 1^{er} étage d'un pavillon à 3 appartements au 81 Summit Avenue, dans le quartier de Weequahic, au sud-ouest de Newark...

Histoire du quartier...

Description du quartier...

Situation géographique de Summit Avenue et de Newark, non loin de New-York...



Une famille heureuse en 1940 dans un quartier juif modeste...

Les amis de la communauté

Les professions des hommes du quartier...

1

Juin-octobre 1940
Lindbergh ou la guerre

C'est la peur qui préside à ces Mémoires, une peur perpétuelle. Certes, il n'y a pas d'enfance sans terreurs, mais tout de même : aurais-je été aussi craintif si nous n'avions pas eu **Lindbergh pour président**, ou si **je** n'étais pas né dans une famille juive ?

Lorsqu'en **juin 1940** survint le premier choc avec la convention républicaine de Philadelphie, qui se choisit pour candidat à la présidence le héros américain et aviateur mondialement connu **Charles A. Lindbergh**, **mon père** avait trente-neuf ans. Agent d'assurances, il avait quitté l'école à la fin de la quatrième, et gagnait un peu moins de cinquante dollars par semaine, de quoi assurer le quotidien sans trop de superflu. **Ma mère**, n'ayant pu s'inscrire faute de moyens à l'école d'institutrices au sortir du lycée, avait fait du secrétariat quand elle vivait encore chez ses parents ; au plus noir de la Crise, elle nous avait épargné le sentiment de la pauvreté, gérant la paie que mon père lui rapportait le vendredi soir avec la même efficacité qu'elle mettait dans la tenue du ménage ; elle avait trente-six ans. **Mon frère Sandy**, jeune prodige du dessin, avait douze ans et **(11)** il était en cinquième ; quant à **moi**, au cours **élémentaire deuxième année avec un trimestre d'avance**, j'étais philatéliste en herbe, inspiré comme des millions de gosses de mon âge par le plus éminent d'entre eux, **le président Roosevelt**. **J'avais sept ans**.

Nous occupions le premier étage d'un pavillon à trois appartements, dont une mansarde, dans une rue bordée d'arbres, où chaque maison de bois avait son perron de brique rouge surmonté d'un toit terminé en auvent, et son jardin grand comme un mouchoir de poche, délimité par des haies basses. Le **quartier de Weequahic** s'était construit sur des fermes, à la **frange sud-ouest encore embryonnaire de Newark**, juste après la Première Guerre mondiale. Il se réduisait à une demi-douzaine de rues auxquelles une humeur conquérante avait donné le nom d'amiraux victorieux de la guerre hispano-américaine ; le cinéma du coin s'appelait, lui, le Roosevelt, en hommage au vingt-sixième président des États-Unis, lointain cousin de notre FDR. **Summit Avenue, notre rue**, se trouvait (comme son nom l'indiquait) au sommet de la colline du quartier, un des points culminants de cette ville portuaire qui dépasse rarement trente mètres d'altitude au-dessus des marais salants du nord et de l'est et de la baie profonde, complètement à l'est de l'aéroport, cette baie qui longe les réservoirs de pétrole de la **péninsule de Bayonne** et rejoint la **baie de New York** pour baigner **la statue de la Liberté** et se fondre dans **l'Atlantique**. Depuis notre chambre, par la fenêtre de derrière, on voyait parfois jusqu'à la ligne d'arbres sombre des **Watchung**, molles cabines au pied desquelles s'étendaient **(12)** de vastes propriétés, des banlieues riches et aérées aux marches du monde connu, à quelque douze kilomètres de chez nous. Au carrefour suivant, côté sud, on trouvait la **banlieue ouvrière de Hillside**, dont la population était surtout constituée de non-Juifs. Cette frontière marquait le début du **comté d'Union, un tout autre New Jersey**.

Nous étions une famille heureuse, **en 1940**. **Mes parents** étaient des gens sociables, hospitaliers, qui trouvaient leurs amis parmi les collègues de **mon père** et les femmes qui avaient, comme **ma mère**, aidé à monter l'association de parents d'élèves de la toute jeune école de **Chancellor Avenue**, que nous fréquentions **mon frère** et **moi**. Tous étaient juifs. **Les hommes du quartier** travaillaient à leur compte, marchands de bonbons, épiciers, bijoutiers ; ils vendaient des robes, des meubles, tenaient la station-service, la charcuterie casher ; ils étaient propriétaires de petits ateliers de fabrique sur la ligne de partage entre **Newark et Irvington** ; ils étaient plombiers, électriciens, peintres ou chauffagistes. D'autres, comme **mon père**, étaient des pousse-cailloux de la vente qui arpentaient les rues pour démarcher les gens et toucher leur commission. **Les médecins juifs, les avocats, les commerçants prospères** qui avaient de grands magasins

<p>Les juifs plus aisés habitent, eux, à l'est de Chancellor Avenue, près de Weequahic Park...</p> <p>Suite de la description géographique de Newark...</p> <p>Les occupations des femmes...</p>	<p>en ville habitaient des pavillons individuels dans les rues à l'est de Chancellor Avenue, plus près de Weequahic Park, ses cent vingt hectares paysagers, ses pelouses, ses bois, son lac où l'on canotait, son parcours de golf, sa piste de courses d'attelage, séparaient cette partie de Weequahic des usines et des zones de fret aux bords de la Route 27 et du viaduc des chemins de fer de Pennsylvanie, puis, plus à l'est, de l'aéroport (13) à peine ébauché, et, plus à l'est encore, au bord de l'Amérique, des hangars et des docks de la baie de Newark, où l'on déchargeait des denrées venues du monde entier. Côté ouest, ce côté ouest sans parc qui était le nôtre, on trouvait bien un instituteur ou un pharmacien par-ci par-là, mais il n'y avait guère de professions libérales chez nos proches voisins, et sûrement aucune famille d'industriels ou de financiers opulents. Les hommes travaillaient cinquante, soixante, voire soixante-dix heures et plus par semaine. Les femmes travaillaient tout le temps, sans grand épuisement ménager pour les décharger des corvées ; elles faisaient la lessive, repassaient les chemises, reprisaient les chaussettes, retournaient les cols, recousaient les boutons, glissaient de la naphthaline dans les lainages, ciraient les meubles, balayaient, passaient la serpillière, faisaient les vitres, récuraient les lavabos, les baignoires, les toilettes, les cuisinières, passaient l'aspirateur sur les tapis, soignaient les malades, faisaient les commissions et la cuisine, nourrissaient la parentèle, mettaient de l'ordre dans les placards, les tiroirs, avec un œil sur les travaux de peinture, l'entretien de la maison ; elles marquaient les fêtes religieuses, payaient les factures, tenaient les comptes du ménage sans perdre de vue les enfants : santé, habillement, scolarité, alimentation, conduite, anniversaires, sans oublier la discipline et la bonne humeur. Quelques-unes trimaient avec leur mari à la boutique familiale, dans les rues commerçantes ; le soir après l'école, ainsi que le samedi, leurs aînés venaient les aider, livrer la marchandise, tenir le stock et faire le ménage de la boutique.</p>
<p>Les habitants de ce quartier pratiquent un judaïsme très discret...</p>	<p>C'était par leur travail que j'identifiais et que je distinguais (14) nos voisins, bien plus que par leur religion. Dans notre quartier, aucun homme ne portait la barbe ou le costume désuet du Vieux Monde ; on ne portait pas davantage la kippa, ni à l'extérieur ni dans les maisons où j'avais mes entrées chez mes petits camarades. Les adultes ne pratiquaient plus la religion par des signes extérieurs reconnaissables, si tant est qu'ils aient continué de la pratiquer de façon sérieuse, et autour de nous, mis à part des commerçants d'âge mûr comme le tailleur ou le boucher casher, ou encore quelques vieillards malades ou décrépits contraints d'habiter chez leurs enfants adultes, presque personne n'avait d'accent. En 1940, dans les familles juives du sud-ouest de la plus grande ville du New Jersey, on parlait un anglais américain bien plus proche de celui d'Altoona ou Binghamton que des célèbres dialectes de nos homologues juifs des cinq districts, sur l'autre rive de l'Hudson. Des caractères hébraïques avaient été imprimées au pochoir sur la vitrine du boucher casher, et gravés au fronton des petites synagogues, mais c'étaient bien, avec le cimetière, les seuls endroits où l'on avait l'occasion de rencontrer l'alphabet du livre de prière plutôt que les lettres familières de la langue maternelle en usage à longueur de temps chez presque tout le monde, pour tout propos imaginable, humble ou noble. Au kiosque à journaux, devant la boutique de bonbons du coin, il y avait dix fois plus de lecteurs du <i>Racing Form</i> et de ses conseils pour les turfistes que du <i>Forvetz</i>, quotidien en yiddish.</p>
<p>La question du statut des Juifs, de la Shoah, d'Israël et de la Palestine n'était pas encore posée...</p>	<p>Israël n'existait pas encore ; en Europe, six millions de Juifs n'avaient pas encore cessé d'exister ; quant à la lointaine Palestine, sous mandat britannique depuis (15) la dissolution par les Alliés des provinces reculées du défunt Empire ottoman, en 1918, son importance locale était pour moi un mystère. Lorsque, une ou deux fois par an, un étranger, portant la barbe celui-là, et toujours coiffé de son chapeau, passait le soir pour quêter, dans son anglais approximatif, des fonds destinés à y établir une nation qui soit la patrie des Juifs, je voyais mal, sans être un enfant ignare, ce qu'il faisait sur notre palier. Nos parents nous donnaient, à Sandy ou à moi, quelques pièces à glisser dans sa sébile, largesse surtout inspirée, me disais-je, par la gentillesse et le désir de ne pas blesser ce pauvre vieux qui, les années passant, n'arrivait toujours pas à se mettre dans la tête que nous avions déjà une patrie depuis trois générations. Tous les matins, à l'école, c'était au drapeau de cette patrie-là que je prêtai allégeance. Je chantais ses merveilles avec mes camarades de classe lors du rassemblement matinal. Je suivais avec zèle les fêtes nationales, sans jamais me demander ce que représentaient pour moi les feux d'artifice du 4 juillet, la dinde de...</p>
<p>... je ne comprenais pas pourquoi un étranger récoltait des fonds pour la création d'un état juif...</p>	
<p>... car mon pays c'était les Etats-Unis...</p>	